

Renaissance and Reformation
Renaissance et Réforme



Habert, Mireille. Montaigne traducteur de la Théologie naturelle. Plaisantes et saintes imaginations

Alain Legros

Volume 35, Number 4, Fall 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1105732ar>

DOI: <https://doi.org/10.33137/rr.v35i4.19709>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Iter Press

ISSN

0034-429X (print)

2293-7374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Legros, A. (2012). Review of [Habert, Mireille. Montaigne traducteur de la Théologie naturelle. Plaisantes et saintes imaginations]. *Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme*, 35(4), 155–159.
<https://doi.org/10.33137/rr.v35i4.19709>

© Canadian Society for Renaissance Studies / Société canadienne d'études de la Renaissance; Pacific Northwest Renaissance Society; Toronto Renaissance and Reformation Colloquium; Victoria University Centre for Renaissance and Reformation Studies, 2013

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

do, and the harder we try to avoid making one error, censoring ourselves, the more we generate another for someone else to censor. Grafton invites just such a comparison between then and now in his opening account of the American novelist Raymond Carver's working relationship with (and debt to) his editor Gordon Lish, though Seth Lerer was more direct in making such connections in his own study of errata in early modern England (2003): "I do not think that I have ever published anything that did not have an error in it," and "I'm not alone" ("Errata: Print, Politics and Poetry in Early Modern England," 41). There is no explicit definition of the culture Grafton attributes to press correction, and perhaps no need for one. A concern for correctness is internalized by any writer who does not want either to make mistakes or to be mistaken in print. Make no mistake: there may be a few minor errors in it, but there is nothing wrong with this book.

TREVOR COOK, *Trent University*

Habert, Mireille.

Montaigne traducteur de la Théologie naturelle. Plaisantes et saintes imaginations.

Études montaignistes 57. Paris: Éditions Classiques Garnier, 2010. 323 p. ISBN 978-2-8124-0177-0 (broché) 48,68€.

Issu d'une thèse sur « Le système des gauchissements dans la traduction par Montaigne du *Liber Creaturarum* de Raymond Sebond » (Aix-Marseille, 2002), ce livre se propose de montrer comment, bien informé des questions suscitées par cette *Theologia naturalis* du siècle précédent qui entendait prouver la vérité du christianisme sans s'appuyer sur la Révélation, Montaigne infléchit ou corrige la pensée du théologien catalan dans sa traduction publiée à Paris en 1569, puis, avec ajout de son nom et de ses qualités sur la page de titre, en 1581. Un texte qui, rappelons-le, attend son édition critique et, à tout le moins, son insertion dans les *Œuvres complètes* de la Pléiade (celle de 1962, qui arborait ce titre, ne faisait aucune place à la traduction de Sebond).

L'introduction rappelle ce qu'on attend d'un traducteur au XVI^e siècle et les problèmes spécifiques qui se posent, surtout depuis le concile de Trente,

à celui qui entreprend la translation d'un texte religieux en langue vulgaire. Elle rapporte aussi ce que Montaigne écrira au début de son « Apologie de Raymond Sebond » (*Essais*, II, 12) sur les circonstances qui l'ont amené à traduire ce traité : une commande de son père, auquel Pierre Bunel l'avait offert jadis « au departir » de sa maison. On pourra utilement compléter ces informations en lisant l'ancienne notice de J. Porcher sur Macault, Dolet, Peletier, Amyot et autres nouveaux traducteurs (texte joint à l'édition Armaingaud de *La Théologie naturelle*) et le livre récent de M. Magnien sur Bunel et les milieux humanistes toulousains.

La démonstration s'articule autour de deux questions majeures : 1) Comment savoir au juste quelle version du texte, soit imprimée soit manuscrite, Montaigne a eue entre les mains ? 2) Sa traduction est-elle fidèle à « l'original » ou laisse-t-elle entrevoir des différences idéologiques importantes entre le traducteur et l'auteur ? Il va de soi que toute considération du second type ne peut vraiment convaincre que si l'on a d'abord répondu à la première de ces interrogations.

Mireille Habert ne prétend pas y être parvenue, mais elle a poussé l'enquête bien plus loin qu'on ne l'avait fait auparavant à partir d'une quinzaine de pièces parmi lesquelles figure la copie de 1537 authentifiée par un notaire toulousain, qu'on peut considérer comme texte « original » (liste, p. 40–41). La première partie de son livre expose les divergences constatées entre les différents documents examinés : nom de l'auteur, titre, prologue, variantes (typographie et contenu, en particulier sur la place de l'homme parmi les « créatures »). Ce travail confirme le choix qu'avaient fait J. Coppin, Ph. Hendrick et J. de Puig : selon toute vraisemblance le texte que Montaigne a traduit appartenait à la troisième famille rédactionnelle distinguée par F. Stegmüller, autrement dit à toutes les versions issues de l'édition flamande de Paffroed, dont M. Habert montre qu'elle insiste sur l'appareil logique du discours de Sebond et sur sa rationalité alors que la seconde famille, héritière de l'édition lyonnaise de Balsarin (par exemple, la première traduction française, parue chez Cl. Dauphin : Lyon, 1519), incline davantage à la pieuse méditation. Ainsi en est-il aussi de la *Viola animæ*, version dialoguée due au chartreux P. Dorland, que Jean Martin traduit en 1551, puis en 1566, sous ce titre, déjà : *La Théologie naturelle*.

Ce travail préalable et indispensable s'achève sur une étude de la « facture » d'une demi-douzaine d'éditions de « troisième rédaction » ou

« troisième état » : foliotage, titres et nombre des chapitres (330, comme chez Montaigne), manchettes, index et tables (avec quelque incertitude sur l'attribution de ces paratextes : une comparaison des manchettes avec les notes de lecture de Montaigne pourrait être menée...). L'un des intérêts majeurs de cette confrontation est de montrer que, bien avant Montaigne, le *Liber creaturarum* avait donné lieu à des interrogations et à des débats dont se ressentent les différentes éditions et traductions, avant même que ne soit mis à l'index le livre entier (1559), puis le seul prologue (1564). Quand Montaigne fut amené à s'intéresser à lui, Sebond n'était donc pas un illustre inconnu ; son entreprise, dès la fin du siècle précédent, avait déjà prêté à controverse.

Dans la seconde partie de son ouvrage, M. Habert se propose de prouver, en comparant le texte latin de Paffroed et celui de la traduction de Montaigne, comment celle-ci, par une série de « gauchissements », se double d'un exercice critique qui annonce déjà les prises de position de la paradoxale « Apologie de Raimond Sebond » et qui use de toutes les ressources d'un art oratoire soucieux d'émouvoir pour entraîner l'adhésion (*mouere*) : atténuation sensible du lourd et répétitif appareil déductif, usage de la première personne (au singulier et surtout au pluriel), prépondérance de la foi (autour du verbe « croire ») sur la raison et de l'engagement volontaire sur le pouvoir des arguments, importance accrue de la figure de Jésus-Christ et des images de sa Passion, amplifications, recours fréquent à l'humour ou à l'ironie... D'une théologie naturelle, on passe ainsi, « sans en avoir l'air » (*dixit* M. H.), à un discours plus « orthodoxe » (*idem*), qui rappelle qu'en matière de théologie la raison est ancillaire et que le mystère divin dépasse infiniment l'homme, ses présomptueuses analogies, ses constructions a *posteriori*, son désir d'« enjamber » par ses seules forces la distance incommensurable qui le sépare de Dieu. Montaigne esquisse en conséquence une autre apologétique que celle de son modèle, estimée trop anthropomorphique et surtout trop anthropocentrique (argument récurrent du calcul d'intérêt, qui évoque assez le pari pascalien). Ainsi sous sa plume, le cours de théologie scolastique se transforme en prédication (« nous » les chrétiens, « nous » les hommes...), l'injonction de se soumettre au raisonnement s'efface devant l'incitation à croire, les idées et connaissances (*cognoscere*) font place aux « fantaisies » et aux « imaginations » (mots dont M. H. connaît l'ambiguïté : pas d'idée pour l'homme sans image associée). Ce qui nous amène, assurément, au seuil des *Essais* (voir à ce propos

« Fantaisie » et « Imagination » dans le *Dictionnaire de Michel de Montaigne*, éd. Philippe Desan [Paris : Champion, 2007]).

Quatre annexes suivent : après la dédicace de Montaigne à son père et la copie du court chapitre 208, l'annexe 3, longue confrontation entre le texte de Jean Martin (traduit de la *Viola*) et celui de Montaigne, pourrait, vu sa longueur et son intérêt, trouver place dans le corps du livre. L'annexe 4, tout aussi longue et substantielle, offre, quant à elle, une très utile comparaison entre les moutures de 1569 et de 1581, qui permet de ne pas exagérer l'importance des corrections apportées. Le volume s'achève sur sept pages de références bibliographiques, un index des noms et une table des matières (perfectible : quelques titres-citations énigmatiques, structuration un peu lâche).

La riche étude de M. Habert, très au fait des questions de doctrine religieuse (utiles rappels à ce propos, tout au long de l'ouvrage, sur Anselme, Augustin, Thomas d'Aquin), devrait permettre de mieux situer la *Théologie naturelle* de Sebond-Montaigne parmi les écrits contemporains de même nature (par exemple la *Théologie naturelle* du protestant Pacard [La Rochelle, 1579]), sans trop s'occuper de ce qui est ou non « orthodoxe » (question difficile et sans doute déplacée), ni s'empresse de qualifier Montaigne de « fidéiste » (ce que M. H. ne fait pas, p. 251, mais que la quatrième de couverture continue d'asséner comme vérité pérenne). Pour mieux faire la part des choses, il faudrait sans doute faire état de la « censure » romaine des *Essais* dont le texte provisoire, et finalement abandonné, avait été communiqué à Montaigne en mars 1581 par les théologiens du Sacré Palais.

Ce travail devrait aussi susciter certaines questions factuelles, même si elles restent pour l'heure sans réponse : Montaigne a-t-il dicté ou rédigé de sa main cette traduction ? Où se trouve aujourd'hui l'exemplaire corrigé de 1569 dont A. Brieux avait reproduit, en 1958 (références p. 91), deux pages où l'on peut lire des corrections manifestement allographes (une mise au net ?), dont il sera tenu compte en 1581 ? Montaigne n'avait-il pas apporté ces corrections avant son long voyage, étant donné que l'« achevé d'imprimer » de cette nouvelle édition est du 22 septembre 1581, soit deux mois avant le retour du voyageur chez lui (même question pour l'exemplaire Lalanne des *Essais* de 1580, lui aussi partiellement corrigé, et d'une main étrangère) ? Est-il enfin, et surtout, possible de retrouver le document, imprimé ou manuscrit, dont s'est servi Montaigne ? M. Habert est bien consciente (p. 103 et *passim*) que l'absence d'une telle pièce rend toujours un peu hasardeuse toute analyse des « écarts ».

Sans doute est-ce d'ailleurs pour cette raison que son propos oscille sans cesse entre l'assertion (sur les intentions du traducteur, son ironie, ses réactions ; opposition parfois forcée entre tel texte du traducteur et son modèle latin, qui sert souvent de repoussoir ; connotations parfois subjectives ou anachroniques appliquées aux mots « plaisantes », « saintes », « accommoder » qui n'est pas « manipuler », « commodité » qui traduit fort bien « bonum », « marche » qui correspond exactement à « gradus ») et la prudence (modalisation par de fréquentes formules d'atténuation : « sembler », « peut-être », « pouvoir », « laisser entendre », etc.).

L'une des conclusions les plus fortes du travail de Mireille Habert concerne l'importance que Montaigne traducteur accorde à l'image comme stimulant de la ferveur et aliment pour la piété, et cela sans aucune trace d'ironie : un trait à verser au compte de Montaigne « orateur chrétien » (p. 137)? Il faudrait sans doute relire plusieurs pages de *l'opus magnum* à la lumière de ces observations. Elles permettraient par exemple de mieux comprendre pourquoi l'auteur y parle du « tres-utile effect » de « la vue des crucifix » et autres « ornements » qui, « dans nos Églises », s'adressent aux sens autant qu'à l'esprit. Sans faire de Montaigne un émule des Jésuites ou un militant de la Contre-Réforme, on peut en effet s'interroger, avec Mireille Habert, sur la propension du traducteur de Raimond de Sebonde à rendre « sensibles » les lignes où le théologien catalan traitait assez froidement de la Passion du Christ?

ALAIN LEGROS, *Centre d'études supérieures de la Renaissance, Tours*

Howard, Peter.

Creating Magnificence in Renaissance Florence.

Essays and Studies 29. Toronto: Centre for Reformation and Renaissance Studies, 2012. Pp. 173. ISBN 978-0-7727-2126-6 (paperback) \$19.

Florentine scholars have been drawn to the theme of “magnificence” for two chief reasons. Mid-fifteenth-century praise of magnificence provided substantial cover for the commissioning by private individuals of expensive artistic and architectural projects that are still admired today but that might easily be and indeed were criticized by contemporaries for being luxurious and/or